

MITCHINSON, Wendy, *The Nature of their Bodies: Women and their Doctors in Victorian Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 1991. 474 p. 22,95 \$

André Paradis

Volume 46, Number 2, Fall 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305083ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305083ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paradis, A. (1992). Review of [MITCHINSON, Wendy, *The Nature of their Bodies: Women and their Doctors in Victorian Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 1991. 474 p. 22,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 46(2), 337–340. <https://doi.org/10.7202/305083ar>

MITCHINSON, Wendy, *The Nature of their Bodies: Women and their Doctors in Victorian Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 1991. 474 p. 22,95\$

Il n'est pas rare que la médecine soit d'emblée perçue, sinon comme une science naturelle, du moins comme l'application au corps humain malade d'un certain nombre de théories et de découvertes issues des sciences fondamentales. Ce que nous rappelle Wendy Mitchinson c'est que cette façon assez répandue et aseptique d'envisager la pratique médicale escamote certaines dimensions essentielles: d'abord le fait que la clinique met en présence non pas tellement la médecine et la maladie *in abstracto* mais bien des médecins et des patients *in vivo* et que l'historien ne peut faire l'économie des enjeux qui se nouent dans de tels rapports. Ensuite que le corps humain, contrairement à bien d'autres objets naturels, est un lieu d'étayage privilégié des préjugés culturels, les lois dites naturelles n'étant souvent pas autre chose que ce qu'en disent et ce qu'en pensent les élites au pouvoir. La médecine de l'époque victorienne est presque exclusivement une médecine d'hommes. Comment ne pas penser que dans le regard que les médecins portent sur le corps de leurs patientes, que dans la théorisation qu'ils en font, que dans les conseils qu'ils prodiguent amicalement ou impérativement, ne se glissent aussi leurs conceptions ethniques, religieuses et politiques de la différence sexuelle et, partant, leur imaginaire tout entier du destin social des corps?

Privilégiant une approche qui relève de l'histoire sociale, Wendy Mitchinson précise, dans la foulée de Barbara Ehrenreich, que la médecine se situe en fait quelque part entre la biologie et les politiques sociales. Pratiquement, cela signifie que les médecins de l'époque victorienne partagent eux aussi les préjugés de leur siècle sur le «sexes faible», sur les rôles et les devoirs «naturellement» dévolus aux femmes et sur les actes qu'elles doivent s'abstenir de poser pour que soit conservé l'équilibre de toutes choses. Mais cela implique surtout que c'est aux médecins qu'incombe la tâche de produire la preuve et la légitimation scientifiques de ces préjugés. L'étude de la rhétorique des «mythes médicaux» tournant autour de la nature du corps des femmes — des conditions de sa fécondité et de sa stérilité, de ses états de puberté, de grossesse et de ménopause, du cycle menstruel, des méthodes contraceptives, etc. — prend alors une dimension exemplaire puisque ce qu'elle nous livre, c'est plus que la somme des connaissances «erronées»

d'une époque: c'est une exégèse de la fonction pratique, normative et contrôlante du discours médical. À travers la médicalisation de la grossesse et la prépondérance que prend le corps sexué des femmes dans l'univers de la clinique, la médecine de la seconde moitié du XIX^e siècle peut, sous bien des rapports, être considérée comme la version savante de la morale sexuelle victorienne, ou encore, je dirais, comme le socle, laïc, d'une nouvelle culture populaire urbaine.

The Nature of their Bodies se développe en pas moins de dix chapitres. L'auteure aborde d'abord la question générale de la «nature féminine» telle qu'elle s'est développée dans le cadre de la «vocation» imposée aux femmes des années 1840-1900: celle d'être d'abord et avant tout des épouses, des mères et des maîtresses de maison. Il était alors inévitable, dit Wendy Mitchinson, que les femmes, définies par des finalités sociales extrinsèques à leur individualité biologique et psychologique, soient perçues à travers un prisme déformant. Évaluées en fonction du paradigme masculin, c'est-à-dire comparativement, plutôt qu'en fonction de leur spécificité propre comme êtres sexués, les femmes, «moins» alertes et «moins» robustes, bien que naturellement «plus» gracieuses et chaleureuses, furent ainsi associées et marquées au fer des impératifs biologiques et sociologiques de la maternité, les hommes — qui ne connurent pas un destin aussi évident quant aux impératifs de leur paternité — étant plutôt appelés à la gloriole (on pourrait peut-être aussi penser à l'asservissement) des travaux extra-domestiques. Par ailleurs, en raison de leur «plus» grande complexité physiologique et de leur importance pour la perpétuation de la race, les femmes de la société urbaine victorienne, parce que sans doute éprises d'un désir d'émancipation plus imminents que celles qui les avaient précédées, furent aussi considérées par l'élite médicale comme des êtres plus fragiles, plus perméables aux effets délétères de la modernité et à vrai dire presque intrinsèquement enclins à la maladie. D'où le militantisme des médecins pour les prévenir et les «protéger» des effets nocifs de tout «écart» de conduite.

De ces deux règles d'or de la philosophie médicale du XIX^e siècle découlent un ensemble de pratiques et de croyances que Wendy Mitchinson regroupe successivement sous les thèmes de la fragilité de la femme, de sa sexualité, de ses «trois mystères» et de ses pathologies physiques et mentales. Par certains côtés, l'ouvrage, qui a beaucoup d'élan et qui prend appui sur une étude exceptionnellement documentée de la littérature médicale canadienne du XIX^e siècle, est aussi très anecdotique, l'auteure ne sacrifiant rien de ses nombreuses trouvailles: de l'usage néfaste du corset à celui, circonstanciellement considéré comme autoérotique, de la bicyclette, des veillées tardives aux lectures romanesques, des conséquences «incalculables» de l'avortement à celles tout aussi «dommageables» de la masturbation, rien ou presque rien n'échappe à la consignation. Il en résulte un portrait chargé, souvent piquant, qui illustre abondamment, c'est le moins qu'on puisse dire, la dimension répressive de la culture médicale du XIX^e siècle. Les perles ne manquent pas: on apprend, par exemple, citations et cas cliniques à l'appui, que les femmes célibataires étaient alors considérées par bien des médecins comme plus aptes à contracter des fibromes utérins; que la vie luxueuse et

mondaine prédisposait à la dysménorrhée et à des règles précoces, le temps du charme féminin s'en trouvant proportionnellement écourté; que l'épuisement des facultés mentales engendrait la stérilité; que le *coïtus interruptus* prédisposait à l'insomnie, aux maux de têtes et aux métrites; que les désordres mentaux et les impressions profondes de la mère pouvaient se transmettre au bébé par le biais de l'allaitement au sein; que la jouissance sexuelle intense durant le coït laissait présager un état de grossesse; que la ménopause, particulièrement heureuse pour les hystériques, signalait non seulement le «déclin» de la différence féminine, mais aussi la récupération d'un certain nombre d'attributs masculins: une voix plus grave, mais aussi l'aptitude de s'adonner désormais sans risque au travail intellectuel. La liste de ces spéculations médicales est à vrai dire interminable. Elle le devient davantage quand on y ajoute les croyances relatives aux maladies vénériennes et quand on constate que des aliénistes comme R. M. Bucke accordèrent autant d'importance aux maladies de l'utérus et des ovaires dans la pathogénèse des maladies mentales que d'autres n'en accordèrent aux maladies du système digestif. Si dans le cadre de la médecine «sympathique» de l'époque on n'en vint jamais jusqu'à pratiquer des ablations d'estomac pour guérir les aliénés des deux sexes, on ne se gêna pas, au London Lunatic Asylum, pour pratiquer assez fréquemment des hystérectomies et pour conclure, en dépit d'avis médicaux contraires, à la valeur indéniablement curative de ce type de traitement.

L'apport de Wendy Mitchinson ne s'arrête pas au bilan étoffé qu'elle trace des distorsions moralisatrices et des présupposés théoriques défailants de la profession médicale au XIX^e siècle. On trouve aussi dans son ouvrage des développements consistants sur les soins médicaux dispensés dans les hôpitaux de maternité, dans les hôpitaux généraux et dans les asiles du Canada, sur leur personnel, sur leurs règles internes de gestion, sur la composition de leurs clientèles, sur la répartition par sexe des différentes pathologies et sur les débats suscités par l'introduction des instruments, des anesthésiques et des antiseptiques en obstétrique et en chirurgie gynécologique. *The Nature of their Bodies* nous renseigne aussi sur l'évolution de la pratique des sages-femmes, sur le processus de médicalisation des accouchements et sur le développement de l'obstétrique et de la gynécologie comme spécialités médicales, le tout sur la base de nombreuses références à l'histoire sociale. Il s'agit donc d'un ouvrage de synthèse important, qui met en place un nouveau continent de l'histoire médicale au Canada, et dont les spécialistes de l'histoire des femmes pourront difficilement se passer.

On peut évidemment se demander dans quelle mesure *The Nature of their Bodies* reflète fidèlement l'opinion générale des médecins du XIX^e siècle, et dans quelle mesure il faut tenir compte, dans le tableau assez «inquiétant» qu'il nous brosse, de ce qu'on pourrait appeler «l'effet de composition littéraire». On peut également penser qu'en se référant abondamment aux périodiques médicaux du XIX^e siècle, Wendy Mitchinson puisait d'emblée dans les eaux troubles du «pathologisme», les périodiques étant le lieu de dépôt privilégié des «cas» les plus saugrenus et les plus flamboyants. Il faut dire cependant que Wendy Mitchinson utilise aussi d'autres sources et

qu'elle s'efforce bien, comme pour «tempérer» délibérément son propos, de montrer qu'il y avait des médecins plus progressistes que d'autres. D'ailleurs les hommes, comme elle le dit, n'échappaient pas non plus à la censure et à la mythologie médicale.

Dans l'ensemble, on doit reconnaître que les médecins étaient beaucoup plus «ouvertement» moralistes au XIX^e siècle qu'ils ne le sont aujourd'hui, qu'ils se considéraient facilement comme investis d'une mission d'éducateurs en matière d'éthique sociale et familiale et que les «lacunes» de leurs connaissances en biologie leur fournissaient des occasions rêvées d'orienter les consciences au gré de leurs inclinations. Du reste, il est de nombreuses publications médicales francophones du XIX^e siècle qui confirment les propos de Mitchinson et qui ont parfois de quoi nous faire sourire et frémir.

Reste évidemment à savoir dans quelle mesure, à travers tous les «partipris» et les motifs mythiques de la clinique hospitalière, les médecins de l'époque victorienne ont aussi contribué à «désacraliser» et à «démystifier» le corps des femmes, à développer une connaissance plus sûre de sa réalité anatomique et physiologique et à faciliter l'émergence de traitements que l'on tient aujourd'hui pour acquis. La clinique hospitalière, en rendant les médecins «maîtres» sur leur propre terrain et en minimisant parfois exagérément l'importance des témoignages personnels des patients et des «intermédiaires» (amis, proches parents), a par contre obligé les médecins à voir et à constater de plus près *par eux-mêmes*, à comparer leurs diagnostics et à réévaluer périodiquement leurs interventions, et cela autant en médecine qu'en chirurgie. Et c'est cette nouvelle dynamique de la «recherche» clinique qui a aussi permis, avec le temps, de venir à bout de bien des préjugés moraux. La modernité naissante est à double tranchant. Et elle l'est aussi, à mon avis, pour les médecins. Autant l'empirisme médical a favorisé au XIX^e siècle la prolifération des entités pathologiques et une étiologie souvent en proie à tous les «possibles», autant il a permis de resserrer l'étau et de mieux cerner la véritable nature des processus pathologiques. Ce qui caractérise l'ère victorienne, c'est d'ailleurs justement que le moralisme a désormais maille à partir avec le scientisme, tout comme le spiritualisme avec le matérialisme. Dans ce contexte, la thèse de Shorter voulant que la médecine du XIX^e siècle ait grandement contribué à soulager les femmes en couche, à leur éviter bien des séquelles et à prévenir bien des cas de mortalité me semble, elle aussi, avoir son pesant d'or.

Ceci dit, une étude détaillée et compréhensive de l'évolution de la clinique obstétricale et gynécologique au Canada reste à faire. L'ouvrage érudit de Mitchinson nous en donne déjà une vue d'ensemble fort intéressante et en rend bien visibles certaines conditions d'émergence.